

If You Come to Lose the Earth, What is the Use of Saving Your Soul?^[i]

Bruno Latour, Sciences Po

Translated by Leslie Murray and Randall Auxier

Originally published in Jacques-Noel Peres (ed.) *The Future of the Earth: Challenges for the Churches* (Paris: Desclée de Brouwer, 2008), pp. 51-72, 2010.

And the Church defends itself not only by her teachers, her saints, her martyrs, Glorious Ignatius, by the sword of her faithful children, She appeals to the universe! Attacked by the brigands in a corner, the Catholic Church defends herself with the universe!

--Paul Claudel, *The Satin Slipper*, act 2, scene v.^[iii]

Some time ago, I attended Mass at St Thomas's Church, the parish which is included within the foreign [Bapist] campus of the University of Chicago, enclosed in a huge dark ghetto, when it surprised me when, in the universal prayer, the worshippers in attendance

Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sers d'avoir sauvé ton âme?^[i]

Bruno Latour, Sciences Po

Et l'Eglise ne se défend pas seulement par ses docteurs, par ses saints, par ses martyrs, par le glorieux Ignace, par l'épée de ses enfants fidèles, Elle en appelle à l'univers ! Attaquée par les brigands dans un coin, l'Eglise catholique se défend avec l'univers !

--Paul Claudel, *Le Soulier de satin*, 2ème journée scène v

Il y a quelque mois, j'assistais à la messe dans l'église St Thomas, la paroisse dont dépend l'étrange campus de l'Université de Chicago, enclavé dans un immense ghetto noir, lorsque j'eus la surprise, au moment de la prière universelle, d'entendre le célébrant

requested that we carry forward our plans to “depollute Lake Michigan!” It was the first time I had heard prayers in a church for success of an ecological action ... Would I have the right, at this point in the Catholic Mass, to think that Lake Michigan, denuded of life over the course of two centuries by all sorts of pollution of human origin, as displacing all the poor, the sick, the lost, and the long list of those whom we normally address in the universal prayer as the heart of those assembled? And if Lake Michigan, devoid of all organic life, is to be included in the list of sufferers, should I conclude that we can commit ourselves to setting right such evils as well? Having contributed in the past to the pollution of Lake Michigan, having up to this day, retarded its depollution, or even having maintained an insensibility to the importance of these actions, has the Church of St. Thomas suddenly discovered a new sin it needed to confess and for which forgiveness should be sought?

No, I did not smile at this unusual intention to pray like a bizarre New Ager who would yield to a chic version of sin, in concession to the “baba cools” of the University. On the contrary, I felt called to such a question all the more urgently because I remembered the disdainful

nous demander de porter dans nos intentions la « dépollution du lac Michigan » ! C’était la première fois que j’entendais prier dans une église pour le succès d’une action écologique... Avais-je le droit de penser que le lac Michigan, stérilisé pendant deux siècles par toutes sortes de pollutions d’origine humaine, venait prendre sa place parmi les pauvres, les malades, les égarés, dans la longue liste de ceux que les intentions de la prière universelle portent d’habitude, à ce moment de la messe catholique, au cœur de l’assemblée? Et si le lac Michigan, vidé de toute vie organique, devait ainsi prendre place dans la liste de ceux qui souffrent, devais-je en conclure que la liste des péchés que nous sommes capables de commettre devait, elle aussi, s’allonger d’autant ? Avoir contribué naguère à la pollution du lac Michigan, avoir ralenti aujourd’hui sa dépollution, ou même demeurer maintenant insensible à l’importance de l’enjeu, était-ce devenu, pour ces paroissiens de l’église St Thomas, un péché nouveau dont ils avaient appris à se confesser, dont ils cherchaient à se faire pardonner?

Non, je n’ai pas souri de cette inhabituelle intention de prière comme d’une bizarrerie New Age qui aurait fait céder les baba cools de l’Université à une version chic du péché. J’y ai senti au contraire l’appel d’une question d’autant plus urgente que je me

reflection that had formerly been made by Ronald Reagan's Secretary of Interior, James Watt, responsible for environmental protection: for justifying its decision to open the natural parks to the massive exploitation of foresters and the development of large open-pit coal mines. He replied that it was necessary to protect them because, he claimed, "Christ will return in a few generations." Why hold back, indeed, in such fashion for the sake of that which will disappear, when we could be making quick profits for our friends in Big Business.? ... It was then in 1981 that I recognized a version, a very sophisticated version of the theme of the Apocalypse, and moreover, scarcely religious, a vulgar American remake of the French monarchical maxim: "Après moi le Déluge!"^[iii]

Surely it is obvious that James Watt exemplifies perfectly, in a trivial mercantile fashion, what many churches, from their depths, are ceaselessly extolling (apparently very lofty, indeed quite spiritual) forms: everything that is transitory, carnal, material, fleeting, passing, all the world of illusory appearances, possesses less importance than that which endures. And that which endures is that which is eternal. And here is what lasts; that which is eternal, that which cannot deceive, that which must confide to us the heart's treasures. Is not the gospel commandment, repeatedly preached on Sundays,

souvenais encore de la réflexion dédaigneuse qu'avait eu jadis le ministre de Ronald Reagan, James Watt, chargé pourtant de la protection de l'environnement : pour justifier sa décision d'ouvrir les parcs naturels à l'exploitation massive des forestiers et au développement de vastes mines de charbon à ciel ouvert: il avait répondu que c'était bien inutile de les protéger puisque, prétendait-il : « Le Christ va revenir dans quelques générations ». Pourquoi se gêner, en effet, puisque tout cela va disparaître de toutes façons : autant en faire profiter rapidement nos amis du Big Business ?... C'était là, je le reconnais, en 1981, une version bien peu sophistiquée du thème de l'Apocalypse, et surtout bien peu religieuse, un remake américain et vulgaire de la maxime française et monarchique : « Après moi le Déluge ! ».

Il n'est pas sûr pourtant que James Watt n'ait pas exprimé tout haut, sous une forme triviale et mercantile, ce que beaucoup d'églises ne cessent au fond de prôner sous des formes apparemment beaucoup plus élevées, beaucoup plus spirituelles : tout ce qui est transitoire, charnel, matériel, fuyant, passager, tout ce monde d'apparences trompeuses possède moins d'importance que ce qui dure; et c'est à ce qui dure, à ce qui est éternel, à ce qui ne trompe pas, qu'il faut confier le trésor de notre cœur. N'est-ce pas ainsi qu'on prêche encore, le dimanche,

that I am allowed without any fear to reverse the meaning of what serves as a title for this conference: “What shall it profit a man if he gains the whole world, but loses his Soul?”^[iv] Is not all spiritual development directed towards that which depends on the temporary? Is it not toward heaven that we turn our eyes every time we speak about the life of the spirit? Who among us, if asked to paint the ecstasies of the saints, would have the ludicrous idea of making a saint look to the earth rather than the heavens?^[v]

And what if we were wrong about the interpretation of this dictum? What if we had read the Holy Scriptures along with a second book, that of Nature? What if the “Sustainable development” of our soul did not mean the abandonment of the Earth to profit in Heaven but another way of approaching the transitory, the passing, the fragile?

To introduce these great questions, I have neither the erudition nor, especially, the piety required. (The only exegesis I practice is that of scientific texts and scholarly literature, quite obscure, alas, compared with the Holy Scripture.) Therefore, the meditation on the series of paradoxes is all that I will presume to speak of here. Let us say that I represent those who

sur cette injonction de l’Evangile, dont je me suis permis, non sans quelques trépidations, d’inverser le sens pour servir de titre à cette conférence : « A quoi te sert-il de gagner le monde entier, si tu viens à perdre ton âme? ». Tout le développement spirituel n’est-il pas tourné vers le durable au dépend du passager ? N’est-ce pas vers le ciel que nous tournons les yeux à chaque fois qu’on nous parle de la vie de l’esprit ? Qui parmi nous, si nous lui demandions de peindre l’extase de la sainteté, aurait l’idée saugrenue de faire regarder le saint non pas vers le ciel mais vers le sol ?

Et si nous nous étions trompés sur l’interprétation de cette injonction ? Si nous avons mal lus aussi bien l’Ecriture Sainte que le second livre, celui de la Nature ? Si le « développement durable » de notre âme ne signifiait pas l’abandon de la Terre au profit du Ciel mais une autre façon d’aborder le transitoire, le passager, le fragile?

Pour introduire à ces grandes questions, je n’ai ni l’érudition, ni surtout la piété nécessaires. (La seule exégèse que je pratique, c’est celle des textes scientifiques et de l’Ecriture savante, moins connue, hélas, que l’Ecriture Sainte). C’est donc plutôt par une méditation sur une série de paradoxes dans lesquelles je me trouve plongé que je prétends parler : disons que je représente ceux qui

turn to theologians and exegetes to ask them this simple question: “How are you working on questions of ecology?”^[vi] Or, perhaps more intensely: “Why do you, the Guardians of the Incarnation, cease to be interested in the Earth, announcing that it will soon perish?” or, even more pressingly: “What good is it for me to save my soul if I, or my children, or my grandchildren, come to lose the Earth?”

Perhaps you might object that ecology rarely figures importantly in theology programs? Since you so often speak of eschatology and morality I must reply: Is there no reason to think that our moral sensibilities will change their direction according to whether we seek the heavens or the earth? Am I wrong to believe that all traditional morality is suspended, or at least revived, by the question of the end times? Is this not the very aim of many pressing, present inquiries?^[vii]

I do not believe it is an exaggeration when I say that this is a subject of special inquiries that many theologians have avoided for a long time. It has become a general concern for millions of people who do not recognize the etymology of the word “gospel” or “apocalypse” and who have long since deserted the doctrines of the churches. It can be said that, for many decades this discourse on the end times

se tournent vers les théologiens et les exégètes pour leur poser cette simple question: « Comment allez-vous travailler les questions de l’écologie ? »^[iii] ou, peut-être avec plus d’intensité : « Pourquoi vous, les gardiens de l’Incarnation, avez-vous cessé de vous intéresser à la Terre, dont on nous annonce pourtant qu’elle va bientôt manquer ? », ou, pour me faire encore plus pressant : « A quoi peut bien me servir de sauver mon âme, si moi ou mes enfants ou mes petits enfants, avons perdu la Terre ? ».

Vous m’objecterez peut-être que l’écologie figure rarement dans les programmes de théologie. Je répondrai que si, puisque vous y parlez souvent d’eschatologie et de N’ais-je pas quelque raison de penser que le sens moral va changer de direction selon qu’on cherche à se tourner vers le ciel ou vers le sol ? Ais-je tort de croire que toute morale traditionnelle se trouve suspendue, en tous cas renouvelée, par la question de la fin des temps ? N’est-ce pas là l’objet même de nombreuses recherches présentes et pressantes?^[iiii]

Je ne crois pas exagérer en disant que ce qui fait l’objet des recherches spéciales de tant de théologiens leur a depuis longtemps échappé ; c’est devenu le souci commun de millions de gens qui ignorent tout de l’étymologie du mot « évangile » ou « apocalypse » et qui ont déserté depuis longtemps les rites des églises. Ce discours sur la fin des temps, on peut dire que,

has become commonplace for the general public. There is no one today who does not care about the prophesized end of the world as we know it. And this announcement of the End of Time is not good news, a gospel, but very bad news, a counter gospel. This euphoric version of the Apocalypse, which James Watt naively expected to free us from our obligation to conserve America's natural parks, is reversed in a dysphoric version by those who are called the "prophets of doom" and who say, to mock them, that they present an "Apocalyptic vision" of planetary evolution. Every week new reports appear, quite technical, the contents of which are, literally eschatological, since they proclaim, in detail and in statistics, the end times, or, in any case, the end of our way of life. While formerly, in the more optimistic version, the misfortunes of time would finally give way to the coming of the Kingdom. In the darker version, this Apocalypse will end the happiness and the carefreeness of old.

What of the threat of a "nuclear holocaust" (another biblical term transposed into the current parlance)? Still, the war that ends the world would not succeed in making us feel the experience that the many ecological crises make obvious to us all:

depuis quelques dizaines d'années, il s'est généralisé au grand public. Il n'est personne aujourd'hui qui ne se soucie de la disparition annoncée du monde tel que nous l'avons connu. Et cette annonce de la Fin des Temps ce n'est pas une Bonne nouvelle, un évangile, mais une très mauvaise nouvelle, un contre évangile. Cette Apocalypse, version euphorique, dont James Watt attendait naïvement qu'elle le délivre de l'obligation de conserver les parcs naturels de l'Amérique, se trouve inversée dans une version dysphorique par ceux qu'on appelle les « prophètes de malheur » et dont on dit, pour s'en moquer, qu'ils présentent de l'évolution de la planète une « vision apocalyptique ». Toutes les semaines, paraît un nouveau rapport, dont le contenu, pourtant très technique, est, à la lettre, eschatologique, puisqu'il annonce, en détails et en statistiques, la fin des temps, en tous cas, la fin de notre mode de vie. Alors que jadis, dans la version blanche, aux malheurs des temps allait succéder enfin la venue du Royaume, dans la version noire, cette Apocalypse va mettre fin aux bonheurs, à l'ancienne insouciance.

Ce que la menace d'un « Holocauste nucléaire » — autre terme biblique transposé dans le domaine courant— depuis la fin de la guerre mondiale n'était pas parvenu à nous faire ressentir, la multitude des crises écologiques nous le fait éprouver collectivement:

“The end times are at hand.” Of course, these new end times no longer have the benefit of all the Hollywood special effects that are supposed to make us tremble and which lend their aesthetic power to the Apocalypse of St. John. From this point of view, the nuclear menace (with which we continue to live in callous indifference) resembles the sulphurous scenography (fire and brimstone) of the holy text more than the current, multiform, ecological threats. There would be something so radical and instantaneous in such a nuclear extermination that one would fear so much more than death. One would be in such terror that one would have to say, “I think about it, and then I forget.”^[viii] It is quite another thing to start running out of water, air, space, wheat, credit, not suddenly, but by an aggravating slow apocalypse, with small fires, as it were, which no longer depends on the decision of a dozen “Big Wigs” whose rationality, despite the irrationality of the whole situation, could be trusted. It is the rationality of billions of humans which it has become impossible to trust. Between the nuclear menace and the ecological menace, there is the same relationship as between sudden death and a prolonged illness. The abrupt end of the former terrifies us far less than a slow degeneration. Another major difference between the two “Apocalypses”: the nuclear holocaust

« La fin des temps est proche ». Bien sûr, cette nouvelle fin des temps ne bénéficie plus de tous les effets spéciaux hollywoodiens devant laquelle on s’attendait à trembler et qui donnait sa force esthétique à l’Apocalypse de St Jean. De ce point de vue, la menace nucléaire (sous laquelle nous vivons d’ailleurs toujours dans la plus totale indifférence) ressemblait davantage à la scénographie sulfureuse du texte saint que les menaces actuelles, multiformes, de l’écologie. Il y avait dans l’extermination nucléaire quelque chose d’instantané et de si radical que l’on ne pouvait pas en trembler davantage que de sa propre mort : on était terrorisé bien sûr, mais on l’oubliait aussitôt—« J’y pense, et puis j’oublie ». C’est bien autre chose que de commencer à manquer d’eau, d’air, d’espace, de blé, de crédit, non pas d’un coup, mais, en quelque sorte par une apocalypse lente, à petits feux, et qui, chose aggravante, ne dépend plus de la décision d’une dizaine de dirigeants dont on pouvait, malgré l’irrationalisme de la situation d’ensemble, croire au caractère rationnel : il s’agit de l’action présente de milliards d’humains au caractère rationnel desquels il est impossible de se confier. Entre la menace nucléaire et la menace écologique, il y a le même rapport qu’entre la mort soudaine et une longue maladie : la brusque disparition de la première nous terrifie bien moins qu’une lente dégénérescence. Autre différence majeure entre les deux « Apocalypses » : l’holocauste

has hung over our heads as a future threat; but anyone can see the ecological apocalypse, in our gardens, in our shopping carts, in our televisions, and in our bank accounts. So here we are. The end times are at hand again. “With all their bombs, they eventually wrecked the climate, have we sufficiently mocked the wagging tongues of the old gossips?” Make no mistake, the gossips had the right idea ... And even Philippilus the prophet, with his cloth for clothes and the sound that terrorized Tintin of *The Shooting Star*.^[ix]

In former times we would point to the modern way of life, or rather modernism, which, itself, in exchange for progress, the hope for a brighter future, that claimed to put an end to the age-old worries about the end of the world. Ecological eschatology, this discourse on the end of the old way of life. This discourse (because it is, indeed, a discourse) differs in fact from all the others in that it originates from the very ones who are the victims. I cannot help believing that I am right in asserting that the traditional apocalyptic themes make an opprobrious show of the occurrence, more or less, of a cataclysm which comes from beyond and descends upon the poor humans who may, of course, have been responsible for their trespasses and sins. But they are never the direct cause of their own destruction.

nucléaire restait suspendu au dessus de nos têtes et dans le futur; la fin des temps écologiques, chacun la voit dans son jardin, dans son caddie de supermarché, dans sa télévision, dans son compte en banque. Nous y sommes. La fin des temps est *redevvenu* proche. « Avec toutes leurs bombes, ils ont fini par détraquer le climat », s’est-on assez moqué de ces propos de vieilles commères ? Nous y voilà. Les commères avaient raison ... et même Philippilus le prophète avec son drap pour habit et le gong qui terrorisait tant le Tintin de *l’Etoile mystérieuse*.

L’eschatologie écologique, ce discours sur la fin des modes de vie anciens, (et par anciens voilà qu’on désigne désormais le mode de vie moderne, ou plutôt moderniste, qui, lui-même, prétendait mettre fin à toutes les inquiétudes archaïques sur la fin du monde pour lui substituer le progrès, les lendemains qui chantent), ce discours (car il s’agit bien d’un discours) diffère en effet de tous les autres en ceci qu’il a pour origine *ceux là mêmes* qui en sont aussi les victimes. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les thèmes apocalyptiques traditionnels mettent en scène la survenue plus ou moins soudaine d’un cataclysme venu de l’extérieur et qui tombe sur les pauvres humains qui peuvent, bien sûr, en être responsables par leurs malfaisances et leur péchés, mais qui ne sont jamais les agents directs de leur propre destruction.

The fire that fell on Sodom and Gomorrah was hurled upon these cities from above. It may be said as well that the nuclear Holocaust is similar to this same scenario, since the “nuclear fire” launched by authorities who are safe in their underground bunkers would be hurled upon the poor people like a divine fire. (And, incidentally, the same quasi-divine political powers would in the process claim for themselves the political right to press the famous button and hence, claim for themselves the power of life and death over the whole of humanity.) But, the ecological end times are peculiar in that that these billions of humans are responsible for the misery of billions of other humans (very unequally). The waters of the Deluge do not come from on high to drown the sins of men. It is the multifarious actions of sinful men that drowns us all. We impose the end times on ourselves by an astonishing act of reflexive blindness. Each of us, in very different proportions, depending on whether we are rich or poor, influential or destitute, wasteful or frugal, is simultaneously the innocent victim, the wicked sinner, and the exterminating angel.

If it is true that in the evangelical texts, the theme of the end times completely modifies the usual course

Le feu qui tombe sur Sodome et Gomorrhe, c’est d’en haut qu’il vient et sur les villes qu’il s’abat. On peut dire, là aussi, que l’Holocauste nucléaire, ressemblait beaucoup à cette mise en scène habituelle puisque le « feu nucléaire » déclenché par des autorités protégée dans des bunkers souterrains tombait sur le pauvre peuple à la manière d’un feu divin. (Et c’est d’ailleurs cette puissance quasi divine dont s’est paré le pouvoir politique avec le droit de vie et de mort sur l’humanité toute entière dont se revêtait celui qui avait le droit d’appuyer sur le fameux bouton.) Or, la fin des temps écologique a ceci de particulier que ce sont les milliards d’humains qui sont responsables (très inégalement d’ailleurs) de la misère de milliards d’autres humains. L’eau du Déluge ne vient pas d’en haut noyer les péchés des hommes, ce sont les hommes pécheurs dont les actions multiformes viennent noyer les hommes pécheurs. La fin des temps c’est nous qui nous l’imposons à nous-mêmes par un stupéfiant effet de réflexivité aveugle. Chacun d’entre nous — dans des proportions très différentes selon que nous sommes riches ou pauvres, influents ou démunis, gaspilleurs ou ascétiques — nous sommes à la fois la victime innocente, le pécheur malfaisant et l’ange exterminateur.

S’il est bien vrai que dans les textes évangéliques, le thème de la fin des temps modifie totalement le cours usuel

of morality, and of common sense of the political sort, then I believe that we can conclude the following is true, even in our own day. Whatever conclusions we can draw from the contradictory predictions (I might even say prophecies) about the ecological crises, one thing is sure: all the questions of morality and spirituality will be found to have submitted to a new eschatological constraint. It is impossible to define what lasts and what is transitory, what is elevated and what is base, what is good and what is evil, what is human and what is inhuman, without totally submitting to this formidable injunction: "Beware (or Take Care)! The times are near where you risk losing the Earth." In other words, the hour of truth approaches, for all who believe to turn to heaven. If you have truly relinquished your whole earthly portion, as you claim, what, pray tell, will remain of your soul? The great virtue of the ecological crises and the accompanying eschatology is to finally submit this dualism to the ultimate test, to this genuine *experientia crucis*: your body will depart for a better place, we will finally see what remains of you! Only the followers of the Solar Temple^[x] would rejoice at the annunciation of such a transporting to a condition beyond our existence on this blue planet. For everyone else, by losing the Earth, I have no difficulty supposing they would lose their souls as well. There are some

de la morale, du bon sens, de la politique, alors je crois que l'on peut conclure qu'il en est de nouveau ainsi de nos jours : quelle que soit l'impression que nous pouvons retirer des prédictions (j'allais dire des prophéties) contradictoires sur les crises écologiques, une chose est sûre : toutes les but, morale et de spiritualité se trouvent de nouveau soumises à une nouvelle contrainte eschatologique. Il est impossible de définir ce qui est durable et ce qui est transitoire, ce qui est haut et ce qui est bas, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est humain et ce qui est inhumain, sans le soumettre aussitôt à cette formidable injonction : « Prenez garde ! Les temps sont proches où vous risquez de perdre la Terre ». Autrement dit, l'heure de vérité approche pour toute spiritualité tournée vers le Ciel : si vous étiez vraiment détachés de toute condition terrestre, comme vous le prétendez, que restera-t-il de votre âme ? La grande vertu des crises écologiques et de l'eschatologie qui l'accompagne, c'est de soumettre enfin le dualisme à cette épreuve ultime, à cette véritable *experientia crucis*: le corps va vous être enlevé pour de bon, on va voir enfin ce qui vous reste ! Seuls les adeptes du Temple Solaire peuvent se réjouir de l'annonce d'une telle translocation hors des conditions d'existence de la planète bleue. Pour tous les autres, en perdant la Terre, du moins j'ai peine à ne pas le supposer, ils perdront aussi leur âme. Certains

“humans” who believe themselves also “sons of God,” at the end of the day, they are all just “Earthlings.” With respect, I would say that the imitation of Jesus Christ consists in doing “as He would,” that is, to turn ourselves, at last, toward the imperiled Earth and abandon the tranquility of Heaven.

But what does it mean to turn to the Earth? Does that mean “Turn toward nature,” “going back to nature?” Many ecologists, whether superficial or profound, accuse Christian theologians (but also Jewish thought) of being responsible for modern hubris. This is because they have favored the development of science and technology by appealing thus to the dominating frenzy of mankind (of the male) a field of action that no greater counter-power could ever restrain. (The accusation is paradoxical coming from those who also accuse Christians of obscurantism ...).

Without the theology that put the entirety of creatures under the unquestionable domination of Adam alone, critics say, never, would we have trashed the planet to this point. The profound immorality of all Christian morals, it is said, would come first of all from this separation between lasting spiritual salvation on the one hand and the simple passing material which serves only as a framework or a setting for it. The

« humains » se croient aussi « fils de Dieu », mais ils sont tous, en fin de compte, des « terriens ». Si j’osais, je dirais que l’imitation de Jésus-Christ consiste à faire « comme lui » : c’est-à-dire à se tourner enfin vers la Terre en péril en abandonnant la quiétude du Ciel.

Mais que veut dire : se tourner vers la Terre ? Est-ce que cela veut dire « se tourner vers la nature », « revenir à la nature » ? Beaucoup d’écologistes, superficiels ou profonds, accusent les théologies chrétiennes (mais aussi la pensée juive) d’être responsable de l’*hubris* moderne parce qu’elles auraient favorisé le développement des sciences et des techniques (accusation paradoxale pour ceux qui accusent aussi les chrétiens d’obscurantisme...) en offrant ainsi à la frénésie dominatrice de l’homme (du mâle) un champ d’action que plus aucun contre-pouvoir ne serait venu freiner.

Sans la théologie qui a mis toutes les créatures sous la domination indiscutable du seul Adam, jamais, disent les critiques, on n’aurait saccagé la planète à ce point. Le profond immoralisme de toute morale chrétienne, affirme-t-on, viendrait d’abord de cette séparation entre le durable salut spirituel d’une part et le simple matériau passager qui ne lui sert que de cadre ou de décor. Le

sordid materialism responsible for all catastrophes, it could be said we owe to Christianity, first Catholics, then Protestants. In other words all Christians would be like James Watt, indifferent to the material bodies that they have learned to master and thus to despise. This is what allows these same critics to seek the solution of ecological crises in a new naturalism, rediscovering, so they imagine, the trends and sometimes the rituals of a dreamed paganism which, mysteriously enough, would have succeeded, if we had not been driven out by the missionaries, and had been permitted to “live still in harmony with nature.” Only St. Francis of Assisi has found favor in the eyes of critics. (But do not worry, I will not speak more about St Francis, his wolf, his birds, “his sister the Moon,” whom I will not mention, to tarnish, Descartes' texts on “becoming master and possessor of nature.”)

Without ignoring the mercantile nonsense of poor James Watt, he must have forgotten everything about religious history, and I would add, the history of science, not to see that it is the entire cosmos that has ever and anon been mobilized in this great affair of the Incarnation. [It was] never just the humans. Even if it is true that scholastic theology, rationalized from first to last, at least in the Western tradition, followed the movement of modernist philosophy to become more

sordide matérialisme responsable de toutes les catastrophes, ce serait aux christianismes qu'on le doit, catholiques d'abord, protestants ensuite. Tous les chrétiens, autrement dit, seraient des James Watt, indifférents à la matière qu'ils ont appris à maîtriser et donc à mépriser. C'est ce qui autorise ces mêmes critiques à rechercher la solution des crises écologiques dans un nouveau naturalisme, retrouvant, s'imaginent-ils, les tendances et parfois les rituels d'un paganisme rêvé lequel, assez mystérieusement, serait parvenu, si nous n'en avions pas été chassés par les missionnaires, à nous permettre de « vivre encore en harmonie avec la nature ». Il n'y a que St François d'Assise pour trouver grâce aux yeux des critiques. (Mais rassurez-vous, je ne parlerai pas plus de St François, de son loup, de ses oiseaux, de « sa sœur la Lune », que je ne citerai, pour les flétrir, les textes de Descartes sur « devenir maître et possesseur de la nature ».)

Sans méconnaître les sottises mercantiles de ce pauvre James Watt, il faut avoir tout oublié de l'histoire religieuse, et j'ajouterai de l'histoire des sciences, pour ne pas voir que c'est le cosmos tout entier qui a toujours été mobilisé dans cette grande affaire de l'Incarnation. Jamais les seuls humains. S'il est vrai que la théologie savante, rationalisée de part en part, du moins dans la tradition occidentale, a suivi le mouvement de la philosophie moderniste pour devenir de plus en plus

and more anthropocentric, it is nonetheless true that all the Holy Scripture, all the ancient religious art, is stubbornly "cosmocentric." By becoming Kantian, it is true, the theology, and perhaps the spirituality that followed, inverted the very meaning of the term "Copernican revolution." [It did so] by making the whole assemblage of knowledge, morality and aesthetics, turn upon human categories alone. Nevertheless, in an infinitely deeper sense, and in spite of the Galileo affair, the true Copernican revolution had been accomplished in the time and place, even before Copernicus, by those who had made the entire cosmos the center around which the great history of Creation must begin to turn. It is indeed she who "groans in the pains of childbirth."^[xi] Not only humanity. When one invokes the Holy Spirit, it is not just to wipe the tears from our human faces but rather to "come to renew the face of the Earth."^[xii] The quarrel between science and religion somewhat obscures another much deeper quarrel between those who speak primarily of the cosmos (in both sciences and religions) and those who speak only of humans and their interests alone. Dare I say that the real quarrel is between the cosmocentric (the mixed bag of the scholarly and the religious) and the anthropocentric (which is to say "the humanists")? Since humanists are without cosmos, awaiting their comet like the members of the Solar Temple,

anthropocentrique, il n'en reste pas moins vrai que toute l'Écriture Sainte, tout l'art religieux ancien, demeure « cosmocentrique ». En devenant kantienne, c'est vrai, la théologie, et peut être la spiritualité qui a suivi, a inversé le sens même de ce terme de «révolution copernicienne», en faisant tourner à rebours l'ensemble de la connaissance, de la morale et de l'esthétique autour des seuls catégories humaines, mais il n'empêche que, dans un sens infiniment plus profond, et en dépit de l'affaire Galilée, la véritable révolution copernicienne avait été accomplie, cette fois-ci à l'endroit, bien avant Copernic, par ceux qui avaient fait du cosmos tout entier le centre autour duquel devait se mettre à tourner la grande histoire de la Création. C'est bien elle « qui gémit dans les douleurs de l'enfantement ». Pas la seule humanité. Quand on invoque l'Esprit Saint, ce n'est pas pour qu'il vienne essuyer les larmes sur le visage des seuls humains mais bien pour « qu'il vienne renouveler la face de la Terre ».^[iv] La querelle des sciences et des religions dissimule assez mal une autre querelle beaucoup plus profonde entre ceux qui parlent avant tout du cosmos (les sciences *et les religions*) et ceux qui ne parlent *que* des humains et de leurs seuls intérêts. Oserais-je dire que la véritable querelle se situe dorénavant entre les cosmocentriques (savants et religieux mêlés) et les anthropocentriques (pour ne pas dire les «humanistes») ? Les humanistes étant sans cosmos, suspendus comme les membres du Temple Solaire à la rencontre de leur

perhaps one can even say they are without a morality or a spirituality? I venture to go all in with this: can one go so far as to say that there even exists a “humanist morality” when ecological eschatology comes knocking at the door?

Critical ecologists are wrong to complain that the Church has taught rapacious capitalists "contempt for nature" instead of learning to respect it. On the contrary, by making them respect the natural law [ethic] as the sole restraint against human malfeasance, the Church has lost that world which, at best, grants only a polite assent to whatever the church says regarding moral matters, and then ignores them. And thus, at the very same moment, when ecological eschatology suspends all the old demands for morality and common sense, and finally spin the wheel [of fortune] regarding our worries about the cosmos. It often seems that the appeal to nature, to natural law, appears to be a touchstone for a whole series of controversial questions about nature; when it gets out of scientific hands, it never retains the legal character of an indisputable decree. Sometimes, one even has the impression that dogmatics is more rationalist than the most rationalist of scholars. It is to the laws of nature that we have delegated the task of defining not only the true and the false, but also the good and the evil! Even respect for nature, as I have shown elsewhere,^[xiii] has condemned the ecologists [to such

comète, peut-on dire qu'ils ont même une morale ou une spiritualité ? Je me risque à aller jusqu'au bout : peut-on encore dire qu'il existe « une morale humaniste » quand l'eschatologie écologique vient frapper à la porte ?

Les écologistes critiques ont bien tort de se plaindre que l'Eglise ait enseigné aux rapaces capitalistes le « mépris de la nature » au lieu d'apprendre à la respecter; c'est au contraire en faisant du respect des lois naturelles le seul frein à la malfeasance humaine, que l'Eglise a perdu le monde qui n'accorde au mieux qu'un assentiment poli à ce qu'elle peut dire en matière de morale — et n'en tient aucun compte. Et cela, au moment même où l'eschatologie écologique suspend de nouveau toutes les anciennes exigences de la morale et du sens commun, et refait enfin tourner la roue de tous nos soucis autour du cosmos. Il semble souvent que l'appel à la nature, à la loi naturelle, semble servir de pierre de touche pour toute une série de questions controversées alors même que la nature, quand elle sort des mains des scientifiques, n'a jamais ce caractère légal d'un décret indiscutable. On a même parfois l'impression que la dogmatique est plus rationaliste que les plus rationalistes des savants : c'est aux lois de la nature que l'on a délégué la tâche de définir, non seulement le vrai et le faux, mais aussi le bien et le mal ! De même que le respect de la nature, je l'ai montré ailleurs,^[v] a perdu les écologistes

rationalism], making them embrace the chimera of their worst enemies. Even the Church, while clinging to nature, is at risk of losing its deep calling, which is the Creation “in pain of childbirth.”

Returning to the Earth, as we see it, does not mean at all the same thing as, “returning to nature,” “respecting nature,” or “sticking to nature.” Anthropologists have recently delivered us from the cliché that there were merry peoples who lived “in harmony with nature,” just as archaeologists have done equal justice to that other cliché according to which there existed heathens who “respected Nature” — from Easter Island to the lakes of the Jura, their lessons are, alas, the same: always bent on destruction, to the last tree, the last fish, the last wild rabbit of Garenne. If we are to believe the master work of Philip Descola,[xiv] nature, or rather naturalism, is cultural exceptionalism on the part of humanity. [He asserts that] the fact that we (and again, only if we admit that we have been modern, which I challenge), form only one of the four avenues for us, collectively, to enter into relations with non-humans. If one wants to understand nothing at all about ecological eschatology, if we want to blind ourselves three times over, I mean scientifically, religiously, politically, about these momentous events in these ecological crises, this much is clear: think only about natural laws and protecting them. Although there are sympathetic neo-

en les faisant embrasser la chimère de leurs pires ennemis, de même l’Église, en s’accrochant à la nature, risque de perdre sa vocation profonde qui est la Création « en douleur d’enfantement ».

On le voit, revenir à la Terre, ne veut pas dire du tout la même chose que « revenir à la nature », « respecter la nature », « s’en tenir à la nature ». Les anthropologues nous ont délivré depuis peu de ce cliché selon lequel il existait des peuples heureux qui auraient vécu « en harmonie avec la nature », de même que les archéologues ont fait justice de cet autre cliché selon lequel il aurait existé des païens qui « respectaient la nature » — de l’île de Pâques aux lacs du Jura, leur leçon est hélas la même : toujours plus loin dans la destruction, jusqu’au dernier arbre, au dernier poisson, au dernier lapin de garenne. Si l’on en croit le maître livre de Philippe Descola,[vi] la nature, ou plutôt le naturalisme est l’exception culturelle d’une partie de l’humanité, la nôtre (et encore, seulement si l’on admet que nous avons été modernes, ce que je conteste), et ne forme que l’une des quatre façons pour un collectif d’entretenir des relations avec les non humains. Si l’on veut ne rien comprendre à l’eschatologie écologique, si l’on s’aveugler trois fois, je veux dire scientifiquement, religieusement, politiquement, sur cet événement capital des crises écologiques, une chose est claire : il suffit de penser qu’il s’agit de la nature, de ses lois, de sa protection. Qu’il y ait de sympathiques néo-

pagans wanting to “get back to nature” merely munching on wild wheat, this should no more make us return than to hear the members of the Curia wanting to resolve the immense question of human reproduction using only “natural methods” ... From nature, this bric à brac of Roman law, natural parks, Cartesian dualisms, merchant calculations, green tourism, organic labeling, there is simply no deciding what to do. Let us put this behind us. After all, thanks to God, the present eschatology meets its end, through Nature. The time is fulfilled. It is no longer nature, but “nature will pass away.” She has already moved on. All that she has created has already been transfigured! The great Pan is dead.

The dogma of the Incarnation never meant, to my knowledge, that God had incarnated himself “in nature,” but that he had taken up the movement of his Creation.^[xv] That is not at all the same thing. What differentiates Creation from nature is not, as one might believe at first sight, that first comes the fact of a God and second the existence of the person. The real difference, as in the view of the great philosopher Alfred North Whitehead,^[xvi] lies in the theory of action which serves as a model for understanding the relationship between causes and effects. Many of those who assert that they “believe in a Creator God” and

païens pour vouloir « revenir à la nature » en ne mâchant plus que du blé sauvage, cela ne doit pas plus nous faire revenir en arrière que d’entendre les membres de la Curie vouloir résoudre l’immense question de la reproduction humaine par les seules « méthodes naturelles »... De la nature, ce bric à brac de droit romain, de parcs naturels, de dualismes cartésiens, de calculs marchands, de tourisme vert, de label bios, il n’y a décidément rien à faire. Laissons la dernière nous. Ce à quoi, Dieu merci, l’eschatologie présente met fin, c’est à la Nature : les temps sont accomplis, ce n’est plus de la nature qu’il s’agit, oui « la nature passera » ; elle a déjà passé ; tout ce qui la compose a été déjà transfiguré ! Le grand Pan est mort.

Le dogme de l’Incarnation n’a jamais voulu dire, que je sache, que Dieu s’était incarné « dans la nature », mais qu’il avait repris le mouvement de sa Création. Ce qui n’est pas du tout la même chose. Ce qui différencie la Création de la nature ce n’est pas, comme on pourrait le croire à première vue, que la première est le fait d’un Dieu et la seconde le fait de personne. La véritable différence, comme l’avait bien vu le grand philosophe Alfred North Whitehead,^[vii] git dans la théorie de l’action qui sert de modèle pour comprendre le rapport des causes et des effets. Beaucoup de ceux qui affirment « croire à un Dieu créateur » et

therefore, feel entitled for that reason, to look down upon these “scientists,” these “reductionists,” these “mechanists” with their strict chains of cause and effect, which they say are “devoid of meaning,” and thus, do not perceive that they almost always cast their creator God in exactly the same role as that same cause they reproach in their opponents. Their God does not create anything, he only causes effects, which are fully determined and cannot in the least react to their causes. Conversely, there are as many so-called “scientific” and “agnostic” explanations as one could ask for, which reveal the causes and effects of an entirely different form, leaving to the effects, on occasion, the power to reverse their causes. These we call by multiple names - processes, emergence, feedback – but, for these the word Creation is not ultimately so bad. What matters in all these processes is that the creator is implicated in his creation, and yet, is not its master, that he risks losing it and being lost to it as well. What is the difference, in the end, between the advocates of a final cause and those of an antecedent cause, since they agree on what is essential: the mode of the causes? Thus, despite the feud between American creationists and evolutionists, the great question is not that of the fundamental meaning that should be added or removed from the cosmic adventure but the meaning that comes in the course of the Creation of what emerges in it and that has, precisely, no

se donnent le droit, pour cette raison, de regarder de haut les « scientifiques », les « réductionnistes », les « mécanistes » avec leur strict enchaînement de causes et d’effets, « dénués de sens » disent-ils, ne s’aperçoivent pas qu’ils font, presque toujours, jouer à leur Dieu créateur exactement le même rôle de cause que celui qu’ils reprochent à leurs adversaires. Leur Dieu ne crée rien, il ne fait que « causer » des effets, lesquels sont entièrement déterminés et ne peuvent aucunement réagir sur leurs causes. Inversement, il existe bien des explications dites pourtant « scientifiques », aussi « agnostiques » qu’on puisse le souhaiter, qui offrent au rapport des causes et des effets une toute autre figure, en laissant aux effets, aux occasions, le pouvoir de revenir sur leurs causes, ce qu’on appelle de multiples noms – procès, émergence, rétroactions – mais pour lesquels le mot de Création n’est pas finalement si mauvais : ce qui compte, dans tous ces processus, c’est que le créateur soit impliqué dans sa création, et qu’il ne la maîtrise pas, qu’il risque de la perdre et de se perdre avec elle. Ainsi, malgré la querelle américaine des créationnistes et des évolutionnistes (d’ailleurs, quelle différence, au fond, entre les tenants d’une cause finale et ceux d’une cause antécédente, puisqu’ils sont d’accord sur l’essentiel : le mode d’action des causes ?), la grande question n’est pas celle du sens qu’il faudrait ajouter ou retirer à l’aventure cosmique mais le sens qui vient au cours de la Création de ce qui émerge en elle et qui n’a justement, pas de

cause. In other words, one can be infinitely closer to Creation by being Darwinian (in the obvious sense of Darwin, not the neo-Darwinians) and crushing all the effects of the first cause by a “causative” God, who is by no means the creator. The great dogma of the Incarnation is infinitely better served, and infinitely more piously celebrated, through the process of a Creation delivered from a causative God than by any recourse to the ancient mythology deployed in the stories of Genesis. (It is in this exercise, I am quite convinced, that Teilhard De Chardin would have excelled if he had not been trapped by the obligation to prove his orthodoxy for each of his metaphors).

What has sealed off the path to the renewal of Faith is the fear of losing this much vaunted transcendence and to “a slippery slope” or “a fall” into pantheism: “Deus sive natura.”^[xviii] But this fear itself, a fear which has paralyzed all moral thought since the Kantian counter-revolution, is based entirely on an entirely bogus idea of Creation confounded with nature. The notion of nature, in fact, does not only paralyze the religionists, who are obliged, by contrast, to place the transcendence of their God outside of it [nature], that is to say nowhere, but it primarily stifles the scholars who can no longer do justice to the phenomena whose emergence they study everywhere. We do not realize, in fact, that the philosophical idea of

cause. Autrement dit, on peut être infiniment plus proche de la Création en étant darwinien (au sens évidemment de Darwin, pas à celui des néo-darwiniens) qu’en écrasant tous les effets par la cause unique d’un Dieu « causateur » mais nullement créateur. Le grand dogme de l’Incarnation est infiniment mieux desservi, et infiniment plus pieusement célébré, par le processus d’une Création délivrée du Dieu causateur que par tout recours à l’ancienne mythologie déployée dans les récits de la Genèse. (C’est à cet exercice, j’en suis persuadé, qu’eût excellé Teilhard de Chardin si on ne l’avait pas enfermé dans l’obligation de prouver son orthodoxie à chacune de ses métaphores).

Ce qui a fermé ce chemin au renouveau de la Foi, c’est la peur de perdre cette fameuse transcendance et de « glisser » ou de « tomber » dans le panthéisme : « *Deus sive natura* ». Mais cette peur elle-même, peur qui paralyse depuis la contre-révolution kantienne toute la pensée morale, n’est due qu’à une idée bien fautive de la Création confondue avec la nature. La notion de nature, en effet, ne paralyse pas que les religieux, obligés par contraste de placer la transcendance de leur Dieu hors d’elle, c’est-à-dire nulle part, mais elle étouffe d’abord les savants qui ne peuvent plus rendre justice aux phénomènes dont ils étudient partout l’émergence. On ne se rend pas compte en effet que l’idée philosophique

matter which we have formed for three centuries is as calamitous as that which we have formed of the mind [l'esprit], and that the two ideas no longer have any kind of connection with what cosmology, physics, chemistry, biology, geology, geography, [and] neurosciences offer us today as interpretations of the cosmos. If the God of classical theology struggles to find its place in nature as it has been depicted since Locke, it is still more true of the phenomena laid bare every day in the scholarly journals. If it is true that [such a notion of] nature crushes religion, then it stifles the sciences even more vigorously. And if there is a task for ecological theology, it is primarily that of liberating not only the religions but also the sciences from the "burden of nature." What a mess! Having constructed a whole theology, a whole apologetic, once and for all, to distinguish clearly the "divine transcendence" from "material immanence," when matter itself, [or] I would rather say "matters," have undergone such transformations as to differ even more from classical materialism than it differed from the old, causative God. (There would be, moreover, much to say about the history of this confounded [idea of] matter, in practice, the knowledge of which requires modes of access—I refer you to Whitehead, and especially to his book, *The Concept of Nature*, as well as the remarkable commentary by Isabelle Stengers).^[xviii]

que nous nous faisons depuis trois siècles de la matière est aussi calamiteuse que celle que nous nous faisons de l'esprit, et que les deux n'ont plus aucune espèce de rapport avec ce que la cosmologie, la physique, la chimie, la biologie, la géologie, la géographie, les neurosciences nous proposent aujourd'hui comme interprétations du cosmos. Si le Dieu de la théologie classique a de la peine à tenir dans la nature telle qu'on la peint depuis Locke, cela est bien plus vrai encore des phénomènes découverts tous les jours dans les revues savantes.^[viii] S'il est vrai que la nature écrase la religion, alors elle étouffe les sciences bien plus vigoureusement encore. Et s'il existe une tâche pour la théologie écologique, c'est d'abord celle de libérer non seulement les religions mais aussi les sciences du « poids de la nature ». Quel gâchis : avoir construit toute une théologie, toute une apologétique pour distinguer enfin clairement la «transcendance divine » de « l'immanence matérielle », quand la matière elle-même, je devrais dire plutôt les matières ont subi de telles transformations qu'elles diffèrent encore bien plus du matérialisme classique que celui-ci ne diffère de l'ancien Dieu causateur. (Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur l'histoire de cette matière confondue, en pratique, avec les modes d'accès dont la connaissance a besoin —je vous renvoie à Whitehead et, plus particulièrement, à son livre, *le Concept de Nature* et surtout à son remarquable commentaire par Isabelle Stengers).^[ix]

Once again, to reiterate, the sciences and religions find themselves on the same side, or rather, they are bifurcated in the same way. If you are praying for the Holy Spirit to renew the face of the earth, do not forget that the sciences have already done this in Spirit... it might be time for the guardians of the Incarnation to notice it. Before wishing to quit this world on the fantasy space ship of the Solar Temple, it would not be bad to recognize that “the world below” no longer resembles a world that struggles to “transcend,” spiritually, for better or worse (This is Teilhard once again). Here below, transcendences abound, and this is where the action is. Yes, it is true, the great religious task is, therefore, indeed to be “free from nature,” but not at all in the sense that we should free ourselves from Creation. In order to free oneself from nature, it is necessary, on the contrary, to become incarnate again and rejoin the fleshly pain of childbirth.[xix]

Perhaps, you will ask, how can this make even the slightest difference for moral theology? An immense difference, because once we are liberated from nature it is finally possible for us to address the great question of Creation, beginning with questions of artifice and ingenuity.

Là encore, là de nouveau, les sciences et les religions se trouvent du même côté, ou plutôt elles sont toutes partagées en deux de la même façon. Si vous priez l'Esprit Saint pour qu'il vienne renouveler la face de la Terre, n'oubliez pas que l'Esprit des sciences l'a déjà fait... il serait peut-être temps que les gardiens de l'Incarnation s'en aperçoive. Avant de vouloir quitter ce monde dans la fusée virtuelle du Temple Solaire, il ne serait pas mauvais de reconnaître que « ce bas monde » ne ressemble plus du tout à celui que la spiritualité s'efforçait, sans bien sûr y parvenir, de « transcender ». (Teilhard à nouveau). Les transcendances abondent ici bas, et c'est là que tout se passe. Oui, c'est vrai, la grande tâche religieuse est donc bien de se « libérer de la nature », mais pas du tout en ce sens qu'il faudrait se libérer de la Création. Pour se libérer de la nature, il faut au contraire, s'incarner davantage et rejoindre la chair en douleur d'enfantement.

Quelle différence, demanderez-vous peut-être, cela peut-il bien faire pour la théologie morale ? Une immense différence, car une fois libérés de la nature, il nous est enfin possible de nous attacher à la grande question de la Création et d'abord à celle de l'artifice et de l'ingéniosité.

What makes a large proportion of the predictions (or prophecies) about the ecological end times the most detestable is that we will bear the shame for innovating, for inventing, for upsetting “the balance of the planet” (another myth of which scientific ecology has long since delivered us from by retracing the-steadily unbalanced-history of all ecosystems and even, ultimately, the cosmos as a whole). Listing to the “prophets of doom,” we would have to feel guilty for our excesses, such that we would suspend our foolish innovations, in order to feel out our boundaries and finally return to a healthy sobriety. After “be fruitful and multiply!” with our humiliation now on display, are we supposed to bow our heads with a: “Decrease, decrease, efface the trace you leave on this Earth, decrease your footprint....”^[xx] Do that many believers still observe the fast of Lent? Indeed, it is to long centuries of Lent that are invited today. The fast that asceticism could not accomplish among us by means of moral injunctions, now constrains us by means of a new “respect for the laws of nature.” Not surprisingly, that eschatology, of ecological origin, only gives rise to terror and despondency. Our having sinned “against nature” in frightening proportions (as if one could sin against an idea!), but in addition, we will no longer be able to make honorable amends for the rightful use of the formidable resource which

Ce qui rend assez détestable une grande partie des prédictions (des prophéties) écologiques sur la fin des temps, c’est qu’on voudrait nous faire honte d’avoir innové, d’avoir inventé, d’avoir bousculé « l’équilibre de la planète » (autre mythe dont l’écologie scientifique nous a pourtant depuis longtemps délivré en retraçant l’histoire, constamment déséquilibrée, de tous les écosystèmes et même, en fin de compte, du cosmos tout entier). À entendre les « prophètes de malheur », il faudrait que nous nous sentions coupables de nos excès, que nous suspendions nos folles innovations pour sentir enfin nos limites et que nous revenions ainsi à une saine sobriété. Après le « croissez et multipliez ! », voilà qu’on nous veut nous humilier, nous faire baisser la tête avec un : « Décroissez, décroissez, effacez la trace que vous laissez sur cette Terre, diminuez votre *footprint*... ». Bien peu de croyants observent encore le jeûne du Carême ? Eh bien, c’est à de longs siècles de Carême que l’on vous invite aujourd’hui. Le jeûne que l’ascétisme ne pouvait plus obtenir de nous par des injonctions morales, nous devrions y être contraint par un nouveau « respect des lois de la nature ». Pas étonnant, dans ces conditions, que l’eschatologie d’origine écologique ne suscite que la terreur et le découragement. Non seulement, nous avons péché dans des proportions effrayantes « contre la nature » (comme si l’on pouvait pécher contre une idée !), mais en plus nous n’aurons plus, pour faire amende honorable, le droit d’user de la formidable ressource que

we have developed over the past ten centuries: the power of transformation in the sciences, in technologies, and in economies. After renewing the face of the Earth, we must retire in good order and become all invisible and frugal. Meanwhile, we have 4 or 5 billion poor ...

It is at this point, it seems to me, that the great religious tradition should come to the aid of the ecological movements whose preaching can only come from the desert. For those who are themselves incarnate in the created world (to the point of transforming it from top to bottom) there must be a lesson wholly different from "decrease and diminish!" Granted, there is no "nature" to be conserved, but there is a Creation to be continued, so we can reclaim from the dogma of the Incarnation this fundamental lesson; where the sin was, there too is the Redemption. Ecological eschatology is an end-time discourse, but it does not cry out for Apocalypse. Just as Christians had to learn in sorrow, grief and disappointment that the "Coming of the Kingdom" did not at all mean "the end of the world," but that it would be necessary to inhabit in a completely different way this "valley of tears", to take charge of an Empire, and soon an entire planet, so it seems to me that the guardians of the Incarnation should understand that what is at stake in the ecology simply repeats the movement of Creation.

nous avons développé depuis une dizaine de siècles : le pouvoir de transformation des sciences, des techniques et des économies. Il faudrait qu'après avoir renouvelé la face de la Terre, nous nous retirions en bon ordre et devenions tous invisibles et frugaux. Alors que nous avons 4 ou 5 milliards de pauvres...

C'est en ce point, me semble-t-il que la grande tradition religieuse doit venir en aide aux mouvements écologiques dont les prêches ne peut mener qu'au désert. A ceux qui se sont incarnés dans le monde créé au point de le transformer de fond en comble, il faut une bien autre leçon que « décroissez et diminuez ! ». Puisqu'il n'y a pas de « nature » à protéger, mais qu'il y a une Création à continuer, alors nous pouvons reprendre au dogme de l'Incarnation, cette leçon fondamentale que là où a été le péché, là aussi est la Rédemption. L'eschatologie écologique est un discours de la fin des temps, mais ce n'est pas un appel à l'Apocalypse. De même que les chrétiens ont dû apprendre, dans la douleur, le deuil et la déception que la « Venue du Royaume » ne voulait pas dire du tout « la fin du monde », mais qu'il allait falloir habiter d'une *toute autre façon* cette « vallée de larmes », prendre en charge un Empire, bientôt une planète entière, de même il me semble que les gardiens de l'Incarnation devraient comprendre que ce qui est en jeu dans l'écologie c'est tout simplement la reprise du mouvement de la Création

It will be necessary to take charge of precisely what religious people despise the most, not the valley of tears, not the Empire, but the sciences, the techniques, the markets, the globe. This is because we have made all every detail of our existence artificial, and mercifully, that we are obliged to continue to become more artificial still. In a way, I admit, surprisingly, ecological spirituality has nothing to do with Heaven and or with the natural, but with the artificial and the manufactured, that is to say with the created.

But what kind of creator do we need? You all know the story of Frankenstein, but you may have forgotten that the sin of Victor Frankenstein, the creator, is not at all, as is often said, and as he accuses himself of, hypocritically, to have been seized by hubris and to have dared to build from scratch a living being. And that is what he says, that is why, in a weak moment of contrition, he pursues the creature (which remains unnamed in Mary Shelley's novel),^[xxi] to the North pole to exterminate it so that it does not reproduce itself and cannot overrun the Earth with its criminal freaks. No, this is the venial sin of which he confesses, the better to conceal the true, mortal sin. Shelley's novel goes much further than that: Victor's real fault, the one he hides beneath his frenzy of contrition and conceals behind

Il va falloir prendre en charge ce que justement les religieux méprisent le plus, non pas la vallée de larmes, non pas l'Empire, mais les sciences, mais les techniques, mais les marchés, mais le globe. C'est parce que nous avons rendus artificiels tous les détails de notre existence, et *heureusement*, qu'il faut maintenant continuer à être plus artificiels encore. D'une façon, je le reconnais, surprenante, la spiritualité écologique n'a rien à voir avec le Ciel et ou avec le naturel, mais avec l'artificiel et le fabriqué, c'est-à-dire *avec le créé*.

Mais de quel genre de créateur avons-nous besoin? Vous connaissez tous l'histoire de Frankenstein, mais vous avez peut-être oublié que le péché de Victor Frankenstein, le créateur, n'est pas du tout, comme on le dit souvent et comme il s'en accuse lui-même hypocritement, d'avoir été saisi par *l'hubris* et d'avoir osé construire de toute pièce un vivant. Cela c'est ce qu'il dit, c'est pourquoi, dans un moment de contrition bien mal placée, il poursuit jusqu'au pôle Nord la créature (laquelle reste sans autre nom dans le roman de Mary Shelley),^[x] pour l'exterminer afin qu'elle ne se reproduise pas et qu'elle ne puisse envahir la Terre de ses avortons criminels. Non, cela, c'est le péché véniel dont il accepte de se confesser pour mieux dissimuler le vrai, le mortel péché. Le roman de Shelley va bien plus loin que cela : la véritable faute de Victor, celle qu'il cache sous sa frénésie de contrition et qu'il dissimule derrière une

a manhunt, or rather a monster hunt. It is this; he abandoned the creature after making it. Horrified by what he saw in his laboratory, Victor fled, and obliged the creature to learn to fend for himself in a hostile world; he thus becomes evil, monstrous, criminal. How can we have known it? But it was the monster himself who told Victor when she finally meets him on the Sea of Ice: "I was born good, I am become wicked because of you," in other words, "Why, why did you abandon me?"

In the midst of the English industrial revolution Shelley's link with moral theology is explicit. Amusingly, there is another link regarding the climate, which I recently learned. It is claimed that on one of the occasions of [the writing of] this novel there was an eruption of the Indonesian volcano Mount Tamboura in 1815 which so obscured the sky during the year such that the friends gathered by Lord Byron could not make the excursions they envisaged in the Alps, in the summer of 1816, and were forced to hold off on the invention of the roman noir [dark novel].[xxii] The first lesson is well known by all fabricators, by all creators: if it is true that man is made in the image of God, neither one is the master of what they have made. No creator, ever, dominated and controlled his creation: surprised, yes, domination and control, command and control,[xxiii]

chasse à l'homme —ou plutôt une chasse au monstre— c'est qu'il a *abandonné* la créature après l'avoir fabriquée. Horrifié par ce qu'il a vu dans son laboratoire, Victor *a fui*, et c'est la créature, obligée d'apprendre à se débrouiller seule dans un monde hostile, qui devient alors mauvaise, monstrueuse, criminelle. Comment le savons-nous ? Mais c'est elle-même qui le dit à Victor quand elle le rencontre enfin sur la Mer de Glace : « J'étais né bon, je suis devenu méchant à cause de toi », autrement dit, « Pourquoi, pourquoi m'as tu abandonné? ».

Le lien que fait Shelley, en pleine révolution industrielle anglaise, avec la théologie morale est explicite. Chose amusante, il existe un autre lien, que j'ai appris récemment, avec le climat : on affirme que l'une des occasions de ce roman fut l'explosion, en 1815, du volcan indonésien Mount Tamboura qui obscurcit tellement le ciel pendant une année que les amis réunis par Lord Byron ne purent faire dans les Alpes, en plein été 1816, les excursions qu'ils avaient envisagés... et furent obligés de se rabattre sur l'invention du roman noir.[xi] La première leçon est bien connue de tous les fabricants, de tous les créateurs : s'il est vrai que l'homme est fait à l'image de Dieu, pas plus l'un que l'autre ne maîtrise ce qu'ils ont fabriqués. Aucun créateur, jamais, n'a dominé, n'a contrôlé sa création : surprise, oui, domination et contrôle, *command and*

never. Nothing could be more false, in this sense, than the adage *verum factum*. [xxiv]

But it is the second lesson that is important to us in this respect. The real sin is not to create, but to abandon the creation to itself, to flee with horror at the unexpected consequences of our projects, and pretend, like Victor's hypocritical act at the end of the novel, that he will henceforth "return to his home" to cultivate his garden and abstain from inventing. Reread *Frankenstein or the New Prometheus*. God himself did not abandon his Creation and send it his "beloved Son," and you, the earthlings, you forsake your multiple creations, and you sound the retreat while falsely beating yourself up? Would God have loved the world, and not you? (He may have had the choice, you do not have other Worlds ...). The only morality that should have been invented was that of a Victor who would not have fled before the monsters of his own making. Creation can be revived, loved, redeemed, it cannot be interrupted.

Strange as it sounds, we must love the sciences, the technologies, the markets, in short, the man-made world whose face must be renewed. Prometheus, we are, and Prometheus we must continue to be, but this time, "made in the image of God." Would "Promethean" also be a Christian virtue?

control, jamais. Rien de plus faux, en ce sens, que l'adage *verum factum*.

Mais c'est la deuxième leçon qui nous importe surtout en ce point : le véritable péché n'est pas celui de créer, mais d'abandonner sa création à elle-même, de fuir avec horreur les conséquences inattendues de nos projets, et de prétendre, comme le fait hypocritement Victor à la fin du roman, qu'il va dorénavant « retourner à la maison » pour cultiver son jardin et s'abstenir d'inventer. Relisez *Frankenstein ou le Nouveau Prométhée* : Dieu lui-même n'a pas abandonné sa Création et lui a envoyé son « Fils bien aimé », et vous, les terriens, vous abandonneriez vos multiples créations, et vous sonneriez la retraite en battant mensongèrement votre coulpe? Dieu aurait aimé le monde, et pas vous (Lui avait peut-être le choix —vous pas, vous n'avez pas d'autres Terres...). La seule morale qu'il faudrait inventer, ce serait celle d'un Victor qui n'aurait pas fui devant les monstres sortis de ses mains. La Création peut être reprise, aimée, rachetée, elle ne peut pas être interrompue.

Aussi étrange que cela sonne, il faut *aimer* les sciences, les techniques, les marchés, bref, l'artificiel d'une Terre dont il faut apprendre à renouveler la face. Prométhée nous sommes, Prométhée nous devons continuer à être, mais cette fois-ci, « faits à l'image de Dieu ». « Prométhéen » serait aussi une vertu

This is, in any case, the lesson I draw from this true novel of anticipation.

Can we imagine the narrative of Genesis reviewed and corrected by Mary Shelley? After shaping these vessels of clay and iniquity, these earthly characters, Adam and Eve, are also tailored as Boris Karloff was. Then, the Creator God, frightened by what he made, would have abandoned what must have looked less like an earthly paradise than the clutter of a laboratory? And we the poor incomplete creatures, we would have become wicked and evil as a result of being thus abandoned? This original sin we are accused of, we would not have committed it, at the origin of the world. But it would be that of the Creator, guilty of not clearly discerning the tree of Good and Evil. Like Victor he would have confused the act of creation with immediate success without realizing that all creation begins badly and gains its virtues only slowly, in the course of a long and meticulous, cautious attentive care, and which can never be interrupted without sinning against hope. The Earthly Paradise would not have been in Victor's laboratory, but, perhaps, right in front of us. Like the technical discoveries that I have learned to study, Earthlings are born badly formed and poorly composed. Man is born evil. The flight of the creators irrevocably corrupts them.

chrétienne ? C'est en tous cas la leçon que je tire de ce véritable roman *d'anticipation*.

Pouvons-nous d'ailleurs imaginer le récit de la Genèse revue et corrigée par Mary Shelley ? Après avoir façonné ces vase d'argile et d'iniquité, ces personnage terreaux, cet Adam et cette Eve, aussi couturés que Boris Karloff, le Dieu créateur, effrayé par ce qu'il avait commis, aurait abandonné ce qui devait ressembler moins à un paradis terrestre qu'au fouillis d'un laboratoire ? Et nous les pauvres créatures incomplètes, nous serions devenus méchantes et malfaisantes par le fruit d'un abandon ? Ce péché originel dont on nous accuse, ce n'est pas nous qui l'aurions commis, à l'origine du monde, mais ce serait celui du Créateur, coupable de ne pas discerner clairement l'arbre du Bien et du Mal : il aurait confondu, comme Victor, l'acte de création avec la réussite immédiate sans se rendre compte que toute création commence mal et ne gagne ses vertus que lentement, au fil d'une longue expérience méticuleuse, précautionneuse, qui demande des soins attentifs et que l'on ne peut jamais interrompre sans pécher contre l'espérance. Le Paradis Terrestre n'était pas dans le laboratoire de Victor, mais devant nous, peut-être. Comme les innovations techniques que j'ai appris à étudier, les Terriens naissent mal formés, mal composés. L'homme est né mauvais. La fuite de ses créateurs le corrompt définitivement.

If I have not yet wearied you too much with my paradoxes, to finish this I must approach the most difficult question: “If you come to lose the Earth, what is the use of having saved your soul?” You know it better than I do, no religion, Christianity no more than any other, is assured of stating exactly the distinctive position of which it is the definitive Revelation. The Paradox recurs. Everything is finished, but everything has to be taken up again. Every religion is always in great danger of impiety. The history of the Church, of dogma, of spirituality, is the history of a continual slope, a continual apprenticeship, a continual ersatz reconnaissance. [This slope] is always in new contexts, wherein what had been believed, wrongly, had been definitely reconnoitered in some other. Since the “mosaic distinction,” to refer to the expression of Jan Assmann,[xxv] until today, this history, frightfully horrible has never ceased—it must not end, for we would certainly be deceiving ourselves if we suspended its course. The history of salvation is not the majestic uncoiling of an irresistible cause. On the contrary, the fear that we have not understood the message is constantly repeating itself in fear and trembling. From this point of view Apocalypse, eschatology, morality, dogma itself, are only transitory frames which situate the radical break, whose mortis and tenon we always seek to put in place through ritual and discourse, here, then there, and then again.

Si je ne vous ai pas encore trop fatigué de mes paradoxes, il faut que j’aborde, pour finir, la question la plus difficile: « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sers donc d’avoir sauvé ton âme ? ». Vous le savez mieux que moi, aucune religion, pas plus la chrétienne que les autres, n’est assurée de placer au bon endroit la distinction dont elle est pourtant la Révélation définitive. Paradoxe là encore puisque tout est fini et que pourtant tout est à reprendre. Chaque religion est toujours en grand danger d’impiété. L’histoire de l’Eglise, du dogme, de la spiritualité, c’est l’histoire d’un continuuel glissement, d’un continuuel apprentissage, d’une continuelle invention pour repérer, toujours dans de nouveaux contextes, une distinction dont on avait cru, à tort, qu’on l’avait définitivement repérée dans un autre. Depuis la « distinction mosaïque », pour reprendre l’expression de Jan Assmann,[xii] jusqu’à nos jours, cette histoire, affreusement heurtée, n’a jamais cessé —elle ne *doit* surtout pas cesser, car nous nous tromperions à coup sûr si nous en suspendions le cours. L’histoire du salut n’est pas le déroulement majestueux d’une cause indiscutable, mais au contraire, l’hésitation, constamment reprise dans la crainte et le tremblement, de n’avoir pas compris le message. De ce point de vue, l’Apocalypse, l’eschatologie, la morale, le dogme même, ne sont que des façons transitoires de situer la rupture radicale, la jointure que nous cherchons toujours à installer, par le rituel et le discours, ici, puis là, puis là

Yes, there are the end times, but that does not tell us which times or which end it is. “That this... generation... asks for a sign?”^[xxvi].

This is of course the difference between the soul and the body—the temporary vehicle of a differentiation which must soon be conveyed elsewhere, lest it should perish. But it is surely the same with the difference between the Nobel and the Base, Heaven and Earth. It is probably these worn-out metaphors that the Gospels want to designate with this strong language: “If thine eye offend thee, pluck it out.” If a metaphor, however venerable it may be, no longer succeeds in recalling, capturing, or serving as a repository for distinguishing the true and the false in what you seek, then it must be dislodged, subverted, crushed (as was the whole of Peguy’s^[xxvii] enormous renewal project so that the God from above could find his place, that is, in lower history [Bas—Clio], we must always re-read Clio).

Thus, it is indeed the case with the never-ending distinctions between the passing and the enduring, the impermanent and the permanent, the worldly and the spiritual. What, then, of the moral, the religious, and the Christian in the use of this worn-out and abused trope? Conversely, do you not feel how much one could renew all eschatology by taking a close interest in the ensemble

encore. Oui, c’est la fin des temps, mais cela ne nous dit pas de quel *temps* ni de quelle *fin* il s’agit. « Qu’à cette génération à demander un signe ? ».

Il en est ainsi bien sûr de la différence entre l’âme et le corps —véhicule provisoire d’une distinction qu’il faut vite transporter ailleurs de peur qu’elle ne dépérisse. Mais il en est sûrement aussi de même de la différence entre le Haut et le Bas, le Ciel et le Sol. C’est probablement les métaphores usées, que l’Evangile veut désigner par cette phrase vigoureuse « Si ton œil te scandalise, arraches-le ». Si une métaphore, aussi vénérable qu’elle soit, ne parvient plus à recueillir, à capter, à servir de reposoir à la distinction du vrai et du faux que vous recherchez, alors il faut l’arracher, la subvertir, la concasser (ce fut toute l’immense entreprise de rénovation de Péguy pour que le Dieu d’en Haut se retrouve à sa place, c’est-à-dire en Bas —*Clio*, il faut toujours relire *Clio*).

Il en est sûrement ainsi de la sempiternelle distinction entre le passager et le durable, l’impermanent et le permanent, le mondain et le spirituel. Qu’y a-t-il encore de moral, de religieux, de chrétien dans l’usage de ce trope usé et abusé ? Inversement, ne sentez-vous pas à quel point on pourrait renouveler toute l’eschatologie en s’intéressant de près à l’ensemble

of the vibrant metaphors that speak of the Earth and its impermanence? I am aware of the trivial nature of this point in alluding to the theme of “sustainable development.” Oh, practiced practicality.^[xxviii] And yet, why couldn’t Peguy, by this very inversion, harvest a portion of that honor which the invocation of the soul, of Heaven, and of permanence no longer manages to capture?^[xxix] The enduring which must be sought by leaving the world, but which must be maintained by born again care, by constant attention, by infinite precautions applied to our “[sustainable] development” itself. The grand honor is no longer passed between the Low and the High, the Earth and the Heaven (which would be easy: it would suffice for it to go away, to flee, to disappear, to conceal itself, to escape) now passes, henceforth, between the careful character and the casual character with which we treat our own artifices. Perhaps you may find this is not enough to capture the great difference between Salvation and Perdition? Unless, precisely, it was the Earth that ought not be lost and which had to be saved by making it proximately more enduring. Permanence is found only within impermanence, God is in time, is that not the dogma itself? An assertion so stupefying that it must forever recall us afresh: “If you come to lose the Earth, what will it be for you to have saved your soul?”.

des métaphores vibrantes qui parlent de la Terre et de son impermanence ? Je sais bien ce que peut avoir de trivial, en ce point, de faire allusion au thème, ô combien pratico pratique, du « développement durable ». Et pourtant, pourquoi ne pourrait-il pas recueillir, par son inversion même, une parcelle de cette distinction que l’invocation de l’âme, du Ciel et du permanent ne parvient plus à capter?^[xiii] Le durable, ce n’est plus ce qu’il faut aller chercher en quittant le monde, mais ce qu’il faut faire durer par un soin renouvelé, par une attention de tous les instants, par des précautions infinies appliquées à notre « développement » même. La grande distinction, ne passe plus entre le Bas et le Haut, le Sol et le Ciel (comme ce serait facile : il suffirait de s’en aller, de fuir, de disparaître, de se cacher, de s’évader), elle passe dorénavant entre le caractère *soigné* et le caractère *désinvolte* avec lequel nous traitons nos propres artifices. Vous trouverez peut-être que ce n’est pas assez pour capter la grande différence entre le Salut et la Perdition ? Sauf si, justement, c’était la Terre qu’il ne fallait pas perdre et qu’il fallait sauver en la rendant quelque peu durable. La permanence ne se trouve que dans l’impermanence, Dieu est dans le temps, n’est-ce pas là le dogme lui-même ? Affirmation si stupéfiante qu’il faut constamment en rafraîchir l’accès. : « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te servira donc d’avoir sauvé ton âme ? ».

Have you ever noticed this strange paradox, which is more political? Today we complain of “the abandonment of revolutionary ideas.” It seems that the general public would no longer have the energy to imagine other ways of living, that there would be no more utopias, and that even young people, prematurely aged, will resign themselves to accepting, as did their disenchanting elders, “the world as it is.” The world as it is? Really. See how pleasant it is, at the moment when eschatological themes fail entirely to foment complaint, even among the general public. One must know: on the one hand we are told “the end time is near,” and on the other “there is no longer any revolutionary spirit.” If there is, however, something revolutionary in the spirit of ecological crises, insofar as they multiply before us, we are obliged to reconfigure, from top to bottom, the totality of our existence; the architecture of our towns, the design of our modes of living, the very list of beings with which we are going to cohabit. Perhaps, “Renewing the face of the Earth” is not a revolutionary program? And yet there is a difference between the theme of the Revolution and that of ecological eschatology, the same difference, it seems to me, as between the Apocalypse and the end times. The older political Revolution was radical, roughly speaking, total, massive, and all in one fell swoop.

Avez-vous remarqué cet étrange paradoxe, celui-là plus politique — et c’est par lui que je conclurai ? On se plaint aujourd’hui de « l’abandon des idées révolutionnaires ». Il paraît que le grand public n’aurait plus assez d’énergie pour imaginer d’autres façons de vivre, qu’il n’y aurait plus d’utopie et que la jeunesse même, prématurément vieillie, se serait résignée à accepter, comme ses aînés désenchantés, « le monde tel qu’il est ». Le monde tel qu’il est? Vraiment. Voilà qui est plaisant, au moment même où jamais les thèmes eschatologiques ne sont venus plus qu’aujourd’hui frapper de plein fouet ce même grand public. Il faudrait savoir : d’un côté on nous dit « la fin des temps est proche », et de l’autre « il n’y a plus d’esprit révolutionnaire ». S’il y a bien pourtant quelque chose de révolutionnaire dans l’esprit des crises écologiques telles qu’elles se multiplient devant nous, c’est l’obligation où l’on nous met de redessiner de fond en comble la totalité de nos existences, l’architecture de nos villes, le dessein de nos modes de vies, la liste même des êtres avec qui nous allons devoir cohabiter. « Renouveler la face de la Terre », ce n’est pas un programme révolutionnaire, peut-être ? Et pourtant, il y a bien une différence entre le thème de la Révolution et celui de l’eschatologie écologique, la même différence d’ailleurs, me semble-t-il qu’entre l’Apocalypse et la fin des temps. L’ancienne Révolution politique était radicale, en gros, totale, en masse et d’un coup.

Ecological eschatology is also radical, but detailed, slow, and it is striking in multiple fields, by the conversion of a multitude of gestures in billions of people. I have the frailty of finding this second version, the end times, infinitely more revolutionary, more radical, to matter more, and ultimately more political and more pious than the preceding version.

You will forgive me, I hope, for not finding any other way than through this meditation on the meaning to be given, henceforth, to the love of the Earth. It is the degenerate viceroy to whom Claudel lends this astonishing summons: “the Church appeals to the universe!”^[xxviii]

L’eschatologie écologique est radicale elle aussi, mais en détails, lentement, et elle frappe dans une multiplicité de champs, par la conversion d’une multitude de gestes chez des milliards de gens. J’ai la faiblesse de trouver cette seconde version de la fin des temps infiniment plus révolutionnaire, plus matérialiste, plus radicale et, en fin de compte, à la fois plus politique et plus pieuse que la précédente.

Vous me pardonnerez, je l’espère, de n’avoir pas trouver d’autre chemin que cette méditation sur le sens qu’il faut donner dorénavant à l’amour de la Terre. C’est le vice-roi dégénéré auquel Claudel prête cette étonnante injonction : « l’Eglise en appelle à l’univers! ».

NOTES

[i] This text was presented at the inaugural conference of the conference Eschatology and Morals, March 13, 2008 at the Catholic Institute of Paris, I have partly preserved the oral style. I thank Jérôme Alexandre, Christophe Boureux and Izabella Juraz for their advice that my ignorance unfortunately did not allow me to always follow. Tr. Note (Latour speaks to his reader in a familiarity of 18th century English, “If thou shouldst lose thine earth, How doth it serve thee to Save thy Soul.” We have lost the use of the terms, but still, Latour aggressively uses them to address his audience in the familiar tone.)

[ii] *Le Soulier de Satin*

[iii] After me the Deluge, Louis the XV exhibits a narcissistic view of his own importance and a lack of concern for leaving the a world intact for future generations to live in.

[iv] This is in the name of the title (In French), Latour means that the people on Sunday morning have the right to reverse this, this is prosperity reaching, God wants me to be rich, this is how I save my soul. Mark 8:36 The New King James translation.

[v] In the famous alter piece “Sistine Madonna” Saint Barbara is looking down at the cherubim.

NOTES

[i] Ce texte ayant été donné comme conférence inaugurale du colloque Eschatologie et Morale, 13 mars 2008 à l’Institut Catholique de Paris, j’en ai conservé en partie le style oral. Je remercie Jérôme Alexandre, Christophe Boureux et Izabella Juraz pour leurs avis que mon ignorance hélas ne m’a pas permis de toujours suivre.

[ii] Bastaire, Hélène and Bastaire Jean (2004) *Pour une écologie chrétienne*, Paris, Le Cerf.

[iii] Moltmann, Jurgen (1988) *Dieu dans la création. Traité écologique de la création* (Cogitatio Fidei N° 146), Paris, Le Cerf.

[iv] Alexandre, Jérôme (2007) *Je crois en la résurrection de la chair*, Paris, Editions Parole et Silence.

[v] Latour, Bruno (1999) *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.

[vi] Descola, Philippe (2005) *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

[vii] Whitehead, Alfred North (1995) *Procès et réalité. Essai de cosmologie*, Paris, Gallimard.

[viii] « What is Iconoclasm ? or Is there a world beyond the image wars ? » Iconoclasm, Beyond the Image-Wars in Science, Religion and Art (edited by Peter Weibel and Bruno Latour), ZKM and MIT Press, pp. 14-37 (2002).

[vi] Bastaire, Hélène and Bastaire Jean, *Pour une écologie chrétienne*, Paris, Le Cerf, 2004. Problems in Christian ecology are rooted in the idea that God gave man dominion over nature to use for whatever purposes he [man] sees fit. Many see this view as the underlying problem in our relationship to “nature” and, thus, makes any contribution from Christian morality questionable when addressing ecological problems.

[vii] Moltmann, Jurgen, *God in Creation: Ecological Treaty of Creation*, (Cogitatio Fidei N° 146), Paris, Le Cerf, 1988.

[viii] French pop singer Claude François’ “I think about it and then I forget” is an adaptation of Bill Anderson’s, “It Comes and Goes,” a song about pain and loss.

[ix] Phillippilus is fearful that the fragment from the meteor that lands in the sea has environmental implications that will be disastrous.

[x] The Solar Temple, is a secret society that claims to be based upon the ideals of the Knights Templar. OTS was started by Joseph Di Mambro and Luc Jouret in 1984 in Geneva as l'Ordre International Chevaleresque de Tradition Solaire (OICTS) and later renamed Ordre du Temple Solaire.

[xi] Latour’s biblical reference is to Romans 8:22, The King James Version states, “For we know that the whole creation groaneth and travaileth in pain together until now.”

[xii] Latour’s referencing the biblical passage Psalms 104:30, The King James Version states, “Thou sendest

[ix] Whitehead, Alfred-North (1998[1920]) *Le concept de nature*, Paris, Vrin ; Stengers, Isabelle (2002) *Penser avec Whitehead : Une libre et sauvage création de concepts*, Paris, Gallimard.

[x] Shelley, Mary W (1997) *Frankenstein, ou, Le Prométhée moderne*, Paris, Livre de poche.

[xi] Henry Stommel and Elizabeth Stommel, *Volcano weather: the year without a summer* (Simon and Schuster, 1983

[xii] Assmann, Jan (2001) *Moïse l'égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire*, Paris, Aubier.

[xiii] Hessel, Dieter T. and Ruether Rosemary Radford (Ed.), (2000) *Christianity and Ecology*, Cambridge, Mass, Harvard University Press.

forth thy spirit, they are created: and thou renewest the face of the earth.”

[xiii] Latour gives a self-reference to his own work.

[xiv] Descola, Philippe (2005) *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

[xv] Tr. This is an allusion to Aquinas as one of the five ways for God to enter time and the movement of creation.

[xvi] What is *Iconoclash?* Or Is there a world *beyond* the image wars? *Iconoclash, Beyond the Image-Wars in Science, Religion and Art* (edited by Peter Weibel and Bruno Latour), ZKM and MIT, pp. 14–37 (2002).

[xvii] Tr. God is nature. Spinoza said this meaning that God was *Natura naturans*, or dynamic as nature in active motion, always growing and changing and never passive or static.

[xviii] Whitehead, Alfred-North (1998[1920]) *The Concept of Nature*, Paris, Vrin ; Stengers, Isabelle (2002) *Penser avec Whitehead : Une libre et sauvage création de concepts*, Paris, Gallimard.

[xix] Latour alludes to the curse of Eve, see Genesis 3:16.

[xx] Tr. note, Latour uses the English term here.

[xxi] Shelley, Mary W. (1997) *Frankenstein; or the Modern Prometheus*, Peterborough, Ontario: Broadview Press, 1999.

[xxii] Henry Stommel and Elizabeth Stommel, *Volcano weather: the year without a summer* (Simon and Schuster, 1983.

[xxiii] Tr. Latour uses the English here for this phrase.

[xxiv] Tr. The true is the made.

[xxv] Assman, Jan, *Moses the Egyptian: The Memory of Egypt in Western Monotheism*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1998.

[xxvi] Luke 11: 29-32, "This is an evil generation: they seek a sign; and there shall no sign be given it, but the sign of Jonas the prophet." Latour leaves out the choicest words.

[xxvii] Tr. Antoine Pe'guy was a French Catholic reformer who started a break away movement who was regarded as a criminal. Moussolini decided to re-date the world, he replaced Christ. The apocalypse is pronounced as having occurred during the first world war. He interpreted the second WW as the testing, the battle of Armageddon.

[xxviii] Tr. This French is archaic.

[xxix] Hessel, Dieter T. and Ruether Rosemary Radford (Ed.), *Christianity and Ecology: Seeking the Well-Being of Earth and Humans*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2000.

[xxx] Tr. The translation of Claudel's, *The Satin Slipper* is by Cardinal John O'Conner.